

Chapitre 1

Les mains crispées sur le volant de sa voiture – une petite Volkswagen facile à garer – bloquée dans les embouteillages, une pluie drue et têtue lui mettait les nerfs à vif.

Elle appuya nerveusement sur la touche « play » de l'auto-radio pour tenter de se détendre, mais « la Javanaise » de Gainsbourg la déprima un peu plus. « Nous nous aimions, le temps d'une chanson ». Elle fredonnait, mais le cœur n'y était pas. Elle étouffait, éprouvait une irréprouvable envie de hurler, de sortir sous l'averse et de se laisser tremper, de sentir l'eau douce de la pluie dégouliner sur son corps tendu et alors peut-être de se laisser aller à une joie animale qui l'aiderait à percevoir la vie en elle. Elle savait bien que les gens pressés klaxonneraient frénétiquement, l'insulteraient et la traiteraient de folle... et elle se marrerait à gorge déployée, à n'en plus pouvoir respirer, toute vouée à sa frénésie naissante.

Mais ce n'était qu'un songe. Dans la réalité, elle retrouva la fenêtre et alluma une Marlboro light.

Ce qu'elle ressentait aujourd'hui lui était assez familier : une sensation d'enfermement dans sa tête et dans son corps, je suis moi et rien d'autre, condamnée à vivre avec moi-même pour le restant de mes jours, et puis, ciao, ma belle, le néant en guise d'au revoir !

Ce constat l'angoissait et la tétanisait, aggravant son état de panique. Ses pulsations cardiaques s'accéléchèrent, un étai serra sa poitrine, sa gorge était nouée, ses mains moites... comment se fuir soi-même, et pour quel ailleurs ?

La fumée inhalée goulûment telle une sombre gourmandise l'apaisa peu à peu. Un peu plus loin, elle gara sa voiture et descendit marcher, sentant de tout son être la crise s'éloigner. C'était comme si cet état était une entité distincte et s'abattait sur elle sans prévenir, telle une tornade qui s'emparerait de son âme et de son corps pour les faire virevolter aux vents mauvais. Elle savait bien à quelles sortes de subterfuges avaient recours les humains pour tenter d'échapper à l'inéluctabilité de la mort et du néant. Ils étaient nombreux et variés : l'alcool, les drogues douces et dures, le sexe, la religion, le sport, la création, les jeux de hasard, la politique, la guerre, l'amoncellement d'argent et le tout de préférence de manière excessive.

Anna se ressaisit. Elle venait de se souvenir qu'elle avait un dernier rendez-vous avant de boucler sa journée ; encore une longue attente dans une salle dédiée à cet effet, à feuilleter des revues sans intérêt datant au mieux du mois dernier, entourée de patients clients la dévisageant suspicieusement du coin de l'œil, se demandant nerveusement comme si leur vie en dépendait : « Avant qui va-t-elle réussir à passer ? » Enfin...

La nuit était tombée lorsqu'elle sortit du rendez-vous avec la dermatologue à qui elle était censée fourguer des pilules « boosteuses de jeunesse ». Cela faisait déjà bien longtemps qu'elle ne croyait plus à toutes ces conneries et pourtant, elle était bien obligée de continuer à faire semblant d'être convaincue. Ce job la rendait plus dépendante chaque jour, elle éprouvait le sentiment d'être l'esclave d'un système qui la privait de son âme mais aussi et surtout de son côté rock and roll.

Elle passa en revue les différents critères et la définition de son métier. En tant que visiteuse médicale, elle était la porte-parole du laboratoire qui l'employait auprès des médecins de son secteur géographique. Elle se devait d'être claire, concise et convaincante, et l'objectif était clairement énoncé : faire grimper les ventes en incitant les médecins à prescrire davantage. Et le tout « emballée » dans un petit tailleur chic, attaché-case à la main, bien sûr parfaitement manucurée ! Ce boulot l'avait éloignée de ses valeurs et de ses idéaux.

Moralement, elle pensait ne pas valoir mieux qu'un dealer de cocaïne.

Elle se mit alors à rêvasser d'une mégapole asiatique, moite et bruyante, enivrante et têtue. Elle se projeta mentalement, déambulant dans des rues dont elle ignorait le nom, se perdant sans éprouver de peur. Elle ne croisait que des visages inconnus et pourtant amis, de larges faces souriantes au regard doux. Elle se souvint d'un film vu il y avait très longtemps au Méliès, sur les boulevards. *À la verticale de l'été* qui décrivait d'une manière très poétique la vie d'une famille, en particulier les relations de fratrie au Vietnam. Sensations de lenteur, douceur, torpeur et sensualité ; elle avait été subjuguée par ces images. Peut-être que revoir ce film en ce moment lui apporterait la sérénité ?

Elle se remémora les propos radicaux qu'avait tenus Olivier, un de ses amis, cinéphile désabusé :

« C'est qu'un interminable et ennuyeux spot publicitaire qui vante les mérites d'un voyage au Vietnam. Ça n'a aucune sorte d'intérêt cinématographique ! »

Piquée au vif par tant de cynisme, Anna lui avait rétorqué, une pointe d'agressivité dans la voix :

« Ça m'est égal. À moi, il m'a fait du bien, il m'a fait rêver et voyager. C'est l'essentiel, non ? Tu comprends rien, tu intellectualises tout, t'es trop cérébral comme mec !

— Et toi, t'es qu'une incorrigible sentimentale ! » avait plaisanté Olivier.

L'échange en était resté là et Anna avait gardé pour elle la petite ritournelle qui lui trottait dans la tête :

À la verticale de l'été, j'en suis restée horizontale tellement c'était beau,

J'ai cru voir sur l'écran les images d'un pays lent et calme.

Les corps et les âmes alanguis, les sentiments tendrement dissimulés,

Les regards qui caressent, les bras et les jambes qui s'étirent au rythme d'un tai-chi millénaire.

La douceur des personnages m'a accompagnée dans un sommeil peuplé de peaux mates et de longues chevelures jais et brillantes.

Merci pour ces images de sœurs qui se massent, se rassurent et s'aiment, de couples qui se trompent et se détrompent.

Merci pour cet homme et son fils faisant la planche dans l'eau claire d'un lagon troublant

Sous le regard d'une femme qui les aime.

Merci pour cette sœur et son frère se réveillant au son de la voix de Lou Reed.

Magie du voyage dans un cinéma de quartier.

Mais atterrissage sur la planète du speed quotidien, elle devait se dépêcher de rentrer. Ce soir, elle et Simon étaient invités à dîner chez de vieux amis. Le problème avec les vieux amis, c'est que l'on se voit vieillir avec eux. Le ventre bedonnant fait écho à la varice découverte deux jours plus tôt et les sujets de discussion restent politiquement corrects : les enfants qui grandissent, les vacances qui approchent, le dernier ordi, le dernier iPhone, la dernière fringue achetée en solde – J'ai fait une super affaire ! –, les gens qui sont individualistes, les dernières élections, le prochain divorce, le tourisme de masse ; bien sûr, on croit ne pas faire partie de la

masse, mais jamais au grand jamais les confidences intimes sur un rêve qui nous aurait troublés, le projet loufoque, les doutes existentiels. Elle devait l'accepter et ne pas être trop sévère si elle souhaitait passer une bonne soirée.

Lorsqu'elle arriva chez elle, sa mère, qui faisait office de nounou ce soir, avait déjà douché les filles qui, engoncées dans leur peignoir, lui sautèrent au cou, l'envahissant de leur amour bruyant et démonstratif.

« Maman on est trop contentes de te voir ! Tu restes là ce soir ? »

— Non, mes chéries, papa et moi allons dîner chez Annick et Valentin. Malou va s'occuper de vous. Très bien d'ailleurs, je sens l'odeur des lasagnes ! »

Un sentiment d'étrangeté la saisit à nouveau, un peu comme si cette famille n'était pas vraiment la sienne. Elle se sentait à distance de Manon et Lola, ses filles chéries, les mots qu'elle leur adressait étaient creux, vides d'affection. Elle ne se reconnaissait plus et eut soudainement peur d'elle-même. Ses enfants ne paraissaient s'apercevoir de rien, seule sa mère l'observa avec insistance. Anna disparut de la pièce, prétextant devoir s'habiller, et longea le couloir qui menait à sa chambre. Elle eut la désagréable sensation que ses pieds se posaient sur une matière froide et friable, la saisissant de vertige à chacun de ses pas. Les sourires de Simon et des filles sur les photos de vacances qui tapissaient les murs semblaient la narguer, la poursuivant avec insistance. Harassée et nauséuse, elle se laissa tomber de tout son poids sur son lit, abandonnant toute résistance au malaise qui s'emparait d'elle. Son corps fatigué lui semblait aussi lourd que si on l'avait lesté des pierres sombres et luisantes d'un torrent de montagne, elle sentait le sang couler lentement et pesamment dans ses veines, le cœur courageux poursuivant son ouvrage avec sérieux et obstination. Son esprit engourdi était vide, seule une image dont elle ne

saisit pas le sens s'imposa à elle : des aiguilles montagneuses à la roche déchiquetée s'élançaient vers un ciel pourpre, encombré de nuages effilochés et grimaçants ; ces crêtes de granit déchiraient les cieux avec violence, pourtant tout alentour paraissait paisible, hormis quelques pins parasols torturés par des rafales de vent silencieux. Ces lieux qu'Anna ne reconnaissait pas représentaient quelque chose de primitif et de menaçant. Elle frissonna de tout son corps, sentit un froid hostile l'envahir et sombra dans une inconscience douceuse, l'image sombre des aiguilles imprimée sur sa rétine, en noir et blanc.

Lorsqu'elle émergea de sa glaciale torpeur, son regard encore embrumé fut attiré par les motifs de la couverture sur laquelle elle était allongée : des entrelacs rouge sang et brun mordoré, des courbes qui s'entrecroisent et s'emmêlent ; pour Anna, des dessins ésotériques qui l'entraînèrent dans une contemplation évanescence. Quelques notes insistantes de violon lui vrillèrent les tympans, accentuant cette sensation désagréable et familière de s'échapper d'un mauvais rêve. Il lui sembla reconnaître « Cannibal song », mais pourquoi n'entendait-elle pas la voix claire et cristalline de la chanteuse folk ? Petit à petit, les sensations désagréables se firent moins présentes, s'éloignant d'elle telles des ombres fugitives et sournoises. Anna était habituée à ces états étranges ; il lui arrivait même parfois d'y prendre un plaisir solitaire et surprenant.

Ce soir, la douleur lui vrillait les tempes, enserrant son cerveau dans un étau d'images en noir et blanc – images violentes et moqueuses – alors, elle imagina prendre la fuite vers un corridor lumineux qui l'appelait de sa tonitruante voix de ténor. Finalement, elle se leva péniblement, étirant chacun de ses membres endoloris à la limite de la souffrance. Dans la salle de bains, la lumière éclatante et le bleu sec des faïences blessèrent ses yeux et la réveillèrent totalement ; somnambule

tirée de son drôle de voyage. Elle sortit de la pharmacie ses pilules magiques. Sur la boîte de carton blanc était inscrite en vermillon la formule consacrée à ce genre de thérapeutique : ne pas dépasser la dose prescrite, ne pas laisser à portée des enfants, ne pas conduire, ne pas consommer d'alcool. Donc, donc, donc, que va-t-elle faire ce soir ? Ce genre de pensée désobéissante amenait un sourire gourmand sur ses lèvres, dessinant un savant rayon de sommeil sur sa pâlotte frimousse.

Malgré les avertissements, elle engloutit une pilule censée diminuer son anxiété et but avidement une gorgée d'eau au lavabo. Elle aimait sentir l'eau fraîche couler le long de son menton et faire beaucoup de bruit en buvant ; ça lui rappelait son enfance. Elle sentit le passage du comprimé le long de sa gorge, lui conférant un arrière-goût d'irréparable. Elle attendit patiemment que l'anxiolytique fasse son travail et émousse son sentiment de peur, tout en sachant très bien qu'elle n'avait aucune raison objective d'avoir peur ; rien de logique dans tout ça, que du sentiment !

Un nouveau symptôme s'était emparé d'elle ces derniers temps : des crises de tachycardie, avait professionnellement diagnostiqué le cardiologue, avec en prime quelques extrasystoles qui lui donnaient la sensation d'une mort imminente. Le charmant spécialiste avait eu beau tenter de la rassurer en lui expliquant qu'elle ne pouvait pas en mourir, elle ressentait à chaque spasme cardiaque comme un cataclysme de perceptions désagréables s'emparer d'elle. Et plus elle avait du mal à définir et à décrire le phénomène, plus elle se disait que cela ne pouvait être qu'une invention de son esprit, une maladie psychosomatique en somme. Cependant, cette explication ne lui convenait pas.

Certainement, se disait-elle. Pourtant, je le sens réellement, ce cœur qui tape si fort et si vite dans ma poitrine – un minuscule colibri dans une cage musculeuse. Alors, mon

esprit parle à mon corps et ne lui raconte pas que de jolies histoires... plutôt des histoires de monstres poilus cachés sous le lit !

Anna savait très bien que sa très grande sensibilité et les couleurs vives dont étaient colorées ses émotions pouvaient la faire dériver vers d'obscurs rivages. Pourtant, elle ne pouvait se résoudre à quitter le costume sombre que son cœur et son âme endossaient depuis son enfance ; trop compliqué de se séparer de vieux démons encombrants, plutôt apprendre à vivre avec, croyait-elle.

Faut que j'arrête de gamberger, Simon doit m'attendre et peut-être même s'inquiéter.

Son gaillard de mari – mi-homme mi-ours – tentait depuis toujours de la protéger, d'elle-même surtout. Son regard vert émeraude pailleté de malice la rassurait, la ramenant toujours sur une terre ferme et rassurante. C'était pourtant ce même côté rassérénant qui pouvait parfois l'agacer. Simon avait trop les pieds sur terre alors qu'elle avait la tête et tout le reste dans les nuages. Ils finissaient pourtant par se retrouver, chacun tendant la main vers l'autre dans un intense effort de compréhension de leurs univers respectifs. Parfois, lors de trop d'efforts répétés, leurs cœurs se fatiguaient de ne pas se reconnaître instantanément. C'était ça alors l'origine de la tachycardie d'Anna ?

Elle se dépêcha d'aller retrouver Simon qui l'attendait dans la cuisine, prêt à partir. Il paraissait impatient de quitter le domicile familial, comme si l'ambiance lui pesait. Elle savait que ces soirées étaient précieuses pour tous les deux ; une échappée libre de la course monotone du quotidien. Une soirée à manger, boire, fumer et discuter de tout et de rien. Un peu comme si la liberté s'immisçait dans ces moments dociles et doux de retrouvailles entre vieux amis. Et si c'était ça le bonheur : une bouffe entre copains ? Anna n'en était pas

convaincue, une sensation de malaise la tenaillait toujours aux entrailles, elle en avait presque la nausée.

Ils se décidèrent à lever l'ancre, sortirent de la maison, pour monter dans la voiture et démarrer.

Anna se sentait en sécurité dans l'habitacle de la voiture de Simon. Elle ouvrit la fenêtre, car la nuit était douce, alluma une cigarette et commença à se détendre. Les étoiles brillaient, innocentes petites ingénues dictant leur message optimiste. Enfin, la voie – lactée – était libre, l'auto traversait la nuit silencieusement tel un chat aux yeux gris se frayant un passage étroit entre le jour et la nuit. Le monde s'apaisait, les réverbères s'allumaient et clignaient de l'œil. Le ciel, au fin fond de l'horizon rosit puis flamboya, c'était l'incandescence des sens !

Un bref instant, Anna pensa au voyage qui l'attendait. Dans quelques jours, elle prendrait un ferry en compagnie de sa mère et de ses filles pour rejoindre l'île. Elle ne savait pas trop ce qu'elle attendait de cette virée ; un peu plus de sérénité peut-être, de la sécurité certainement. Elles avaient décidé d'y partir pour renouer avec une tradition familiale. Depuis plusieurs générations, les membres féminins d'une famille s'y retrouvaient pour honorer la douceur de vivre : apéros, bains de mer, siestes, bouquins et discussions à n'en plus finir. Dommage que ni sa sœur ni sa tante n'aient pu se joindre à elles... Mais elles seraient bien toutes les quatre, libérées des contraintes du quotidien, avec en prime du soleil tous les jours. Les hommes de la famille les rejoindraient une dizaine de jours après.

Simon poussa le volume de l'autoradio, M chantait et criait à tue-tête « Toi qui me donnes des ailes ». Elle adorait le son de sa guitare qui lui donnait aussi des ailes et la faisait se sentir vivante. Oh que c'était bon !

« Merci, Simon ! » lui dit-elle.

Car elle savait qu'il savait ce qu'elle ressentait.

La soirée se déroula sans surprise : habituel apéritif « dînatoire ». Cette formule la faisait rire, car elle lui évoquait un jeu de dînette entre enfants. Elle imaginait alors immanquablement les grandes personnes se comportant comme de tout petits enfants ! Ce serait drôle des adultes trépignant de colère, ou alors s’observant sans réserve, communiquant sans fausse pudeur ni hypocrisie, se roulant par terre s’ils n’obtenaient pas une promotion, déclarant « je t’aime » ou « je t’aime pas » à tout bout de champ ! *Parfois, ça y ressemble*, se disait-elle.

Bref donc, soirée alcool – Tariquet doux Premières Grives, c’est chic ! –, tabac – tiens, Annick s’est mise à l’e-cigarette, c’est tendance ! – et discussions enflammées sur le service public et la crise d’adolescence de Katicha, leur fille aînée.

Seule surprise, après plusieurs verres de vin blanc doux qu’il affectionnait particulièrement, Valentin s’était confié à l’assemblée sur les angoisses existentielles qu’il avait traversées lorsqu’il avait à peine vingt ans. Il avait la sensation lorsqu’il s’endormait de chuter dans un gouffre vertigineux et sans fond, et donc, pour éviter cette impression angoissante, il ne dormait plus ou très peu. Et puis les crises l’avaient saisi également en pleine journée, alors qu’il travaillait – Valentin était professeur d’économie dans un lycée. Son médecin lui avait alors conseillé de trouver un exutoire qui lui permettrait de se défouler et d’apaiser ses tensions internes et ses peurs. Valentin avait alors opté pour l’aviron qui était devenu pour lui une activité hautement addictive mais qui lui avait très certainement épargné anxiolytiques et autres psychotropes. Et puis il avait rencontré Annick avec qui il avait fondé une famille.

Anna était étonnée de découvrir cet aspect-là de la personnalité de Valentin, car elle le considérait – à tort – comme un homme sans faille et sans peur, traversant la vie sans réels doutes.

Simon, lui, ne semblait pas surpris. Peut-être que Valentin s'était déjà confié à lui sur ce sujet. Ou alors, cela faisait écho à ses propres expériences qu'il ne souhaitait pas partager avec elle. Elle en resta là de ses interrogations et profita de la douceur de la soirée avec leurs amis.

Sur le chemin du retour, Anna, alanguie et engourdie, bercée par la délicatesse de la conduite de Simon et le ronronnement du moteur, repensa à la confiance qu'Annick lui avait faite en entassant la vaisselle dans la machine :

« *J'ai quelqu'un...* »

— *Ah bon, et c'est grave ?* » lui avait rétorqué Anna qui ne savait pas quoi répliquer à cet aveu paraissant désespéré.

En fait, Anna étant le genre d'amie qui écoutait plus qu'elle ne parlait. Elle savait que très vite Annick lui confierait toute l'histoire, mais elle n'était pourtant pas très sûre d'avoir envie de connaître les « dessous » de l'affaire, c'est-à-dire les confessions très intimes de son amie ; cela la mettrait mal à l'aise vis-à-vis de Valentin et même de Simon. La discrétion était une de ses qualités, tout comme l'honnêteté. Une phrase étrange lui était alors venue à l'esprit : « Chaque être porte en lui les constellations de l'univers. » Cela pouvait vouloir dire que chaque femme est tour à tour mère, épouse, collègue, amie, amante, sœur sans savoir quelle personne elle est réellement. Ainsi, pour tenter de se retrouver, elle endossait les rôles les uns après les autres sans vraiment se rencontrer ni se connaître.

Anna en était restée là de ses réflexions brumeuses et identitaires, sans se poser de questions sur elle-même – sujet délicat, voire tabou, qu'elle évitait toujours soigneusement.

Anna et Simon s'étaient endormis emboîtés comme des petites cuillères, après avoir fait l'amour avec beaucoup de tendresse. À plusieurs reprises, Simon avait effleuré la peau tendre du creux de son cou du bout des lèvres et cela l'avait fait frissonner d'un bonheur acidulé.